

CXL

Mais non, mais non, tu n'es pas mort. Pas en entier, en tout cas, il te reste encore un peu de... Je ne dirai pas de "vie", ça non, je ne peux pas le dire. Le mot est trop lourd, trop difficile à soupeser. Trop improbable de lui donner sa masse réelle. Vie. Trop vite dit. Vie. Bon... Cela dit, non, tu n'es pas mort en entier. Il te reste un peu de... matière... matière peut-être... matière, oui, peut être.

On aurait dit: "Flotter entre deux rides du temps" et on dirait aussi qu'entre la glace et l'eau se forme une mince couche d'air qui permet de survivre... Dirait-on. Après tout, il suffit bien que nous reste ce minimum d'air que nous pourrions éternellement économiser. Qui nous permettrait de respirer tout doucement et tout doucement murmurer.

De sorte qu'un promeneur de berge de mare ou de lac très attentif très à l'écoute, comme pourrait l'être un pur disciple d'Esai et de Dogen, reconnaîtrait, affleurant de la glace, la prière des esprits légers flottant sous la glace sur les eaux et par-dessus la glace s'élevant au ras de la glace glissant perceptible seulement pour d'autres esprits légers promeneurs des berges d'hiver, quand meurt la lune au petit matin naissant,

vêtus de blanc, le long des berges blanches dans les fumées blanches sur la mare ou le lac blancs.

C'est le même chant étouffé qui glisse sur le papier de riz ou de soie qu'un passage de fourmi fait trembler.

C'est ce même chant qui soulève l'image frêle des preux disparus ; et les mots l'enveloppent de salive au goût de sang clair et de tempes tapant à se rompre aux portes du crâne.

Non tu n'es pas mort en entier disait Josué.

Et jamais il ne s'était ainsi tant adressé à Dieu que depuis qu'il s'était persuadé qu'il n'existait pas et que, lui-même n'ayant d'existence que dans une infirmité du temps, sans existence avant et après, et, durant son existence, n'ayant de réalité que de cette masse de mots et de chairs, était en somme une image assez juste de ce Dieu disparu.

Non tu n'es pas plus mort en entier que je ne suis entièrement vivant. Mais nous vibrons bien tous deux du passage de notre sœur fourmi et de ce chant qui fait se soulever la feuille de riz et l'image des disparus pour peu que la salive et le sang humectent les mots dans la bouche des hommes et leur donnent ce goût de sel fade des mers endormies.

“Écoute Josué, lui disait Dieu – sa voix fatiguée à peine portée à travers les ondes du temps – écoute. Moi-même je connais le désespoir quand tu te désespères.”

Et Josué essayait d'entendre et le sang battait à ses tempes et le bruit de pompe de son cœur emplissait ses oreilles du dedans.

CXLI

Ma mémoire ne peut me trahir sur ce point : jamais je n'ai vu ma première épouse nue.

Même quand, sous la lune d'été, je pouvais discerner sa silhouette nacrée, ça a été dans un tel emmêlement de nos peaux que seule m'apparaissait, pour aussitôt fondre dans l'ombre, une lueur d'épaule, de cuisse ou de mollet. Je n'ai jamais clairement vu d'elle que ce que chacun pouvait voir : le visage d'abord. Mes mains pouvaient l'enserrer du menton aux tempes. Je le caressais des paumes, épousant des pouces ses narines tièdes, couvrant ses paupières, ses yeux frémissant alors en oiseaux, revenant à ses lèvres et cherchant ses dents et sa langue dont la saveur n'a jamais quitté mes lèvres depuis que j'y ai passé la mienne, de l'auriculaire taquinant ses lobes et dessinant les circonvolutions de ses oreilles où roulaient des images de mer. Nous aimions parler ainsi de bouche à bouche, lèvres entrouvertes, installant nos mots dans la bouche de l'autre, pour orner ses joues et ses dents, les instiller dans son palais, dans la conversation des souffles, l'interpénétration des âmes. Ses cheveux aussi étaient nus. Elle les gardait très longs, tantôt tirés en arrière, réunis ou non en lourd chignon, dégageant son front, haut, bombé, à peine

marqué, depuis toujours, par une fine ride que j'aimais – je n'ai jamais su quelle peine l'avait fait naître – tantôt les relâchant, à peine crantés, noir profond aux reflets roux quand la lumière se faisait pauvre, pleins de senteurs de sous-bois, feuille froissée, herbe écrasée, branche brisée. J'aimais en sentir la texture entre les doigts, je remontais jusqu'au crâne, toucher la peau, enfouie, secrète, tiède. J'aimais aussi les sentir sur mon corps, ouvrant ou fermant le chemin à ses lèvres, sa langue, ses dents, se répartir en vagues ou brises autour de mes cuisses ; ils s'y entouraient, s'y nouaient, les enserraient, me liant définitivement à elle, nos bouches aspirant et suçant nos sexes. Définitivement.

Comme la soif de Dieu.

Elle empêche de fermer l'œil.

Aucune larme ne peut la noyer.

“Et que serait une passion qui ne dépossède pas ?”

Avec elle, les années ne sont qu'un jour, chaque jour est un siècle sans elle.

Béni soit-elle !

Sa douceur fait vivre et mourir.

Si elle s'absente, qu'il me reste au moins son nom.

Je le prononcerai et le répéterai

et le prononçant, le répétant,

*je retrouverai tous les charmes et les grâces du monde,
montagne du soir où paissent, placides, les vaches ;
aube dont s'abreuvent les feuilles et les fleurs...*

*Et si je vois un temple pour elle bâti par des mains
d'homme, j'y entre : c'est toujours ma maison.*

CXLII

Dieu faisait silence, mais au fond, n'était-ce pas dans ce silence qu'il se manifestait le plus ? Il était ce silence, dans le brouhaha des foules et la confusion de la parole, il était ce non encore dit ou cet à jamais non dit ? Dans les rugissements, les feulements, les piailllements, les grondements, il était cette part d'inspiration à jamais silencieuse.

“Heureux êtes-vous, croyants, se récitait Josué, non de croire, mais de ce fond de certitude qui donne sens jusqu'à vos doutes : il n'est pas de jour où je ne pense à Dieu et où cette pensée ne me taraude”.

Autour de la fuite, ou du retrait, de Dieu, Josué avait réorganisé l'être là au monde dans l'humilité essentielle de la matière. Matrice. Et tout, dans cette présence lui rendait sensible et fraternel le lent et lourd effort des hommes pour donner visage à la divinité.

Il y a, sur la route qui sépare le sanctuaire d'Athéna de celui d'Apollon, une source Castalie, née au creux d'un rocher, dont les anciens avaient fait un espace sacré parce qu'ils savaient qu'elle était divine et que son eau, mêlée au laurier et aux vapeurs de la terre, avait sur la Pythie des effets semblables à ceux du vin.

Boire, manger, sentir, renifler, baiser nous met dans l'oubli de nous-mêmes et ainsi nous rapproche de Dieu, ça, on le sait depuis des temps immémoriaux.

L'œil, de nos jours, peut y lire les ruptures géologiques. L'investigation permet de dessiner le long voyage des eaux qui surgissent là. Nous savons que ses impuretés disent les territoires qu'elle a traversés. Pourtant, tout le savoir et l'astuce des hommes n'enlèvent rien à l'émotion du lieu. Bien au contraire. Les savoirs accumulés depuis la lointaine époque où l'on vénérât la source en la confondant avec la force divine qui lui avait donné naissance, l'ont rendue plus vénérable encore, et, autour de la source, barrières et inscription disent que le site est toujours sacré. Ce que nous savons aujourd'hui, c'est que la force divine qui lui donne naissance et à laquelle elle donne forme est un complexe et fragile équilibre de solidarités.

Ainsi la langue.

À l'origine de toute représentation de saint François d'Assise, il y a, dans l'église de Pescia, ce retable de Bonaventura Berlinghieri. Peint sept ans après la mort du saint, cinq après sa canonisation. Deux anges et six scènes de la vie de François encadrent son image qui prend toute la hauteur du retable ; un livre sous le bras gauche, il lève la main droite et ses doigts sont gracieux et effilés à la façon romane. La cordelette qui ceint sa taille lui fait, en retombant, un mince et long pénis.

Ainsi la langue.

CXLIII

Ses mains aussi étaient nues. Jusqu'aux poignets.

La petite phrase avait surgi tandis qu'il développait consciencieusement l'épluchure d'une pomme de terre... Simple. Cocasse. Tout en épluchant, il s'était dit : " il faut que je la note ". Mais quand il voulut la saisir, elle s'évanouit. " Ah ! voilà de ces petits événements qui m'agacent, m'agacent ". Et l'impression que, comme toujours, c'était son manque d'énergie qui... En même temps, évidemment, il se rassurait avec, évidemment, cette idée que si c'était si important, évidemment, il n'aurait pas oublié cette petite phrase. En même temps, évidemment, il angoissait avec, évidemment, cette idée que s'il avait oublié cette petite phrase c'est qu'évidemment elle devait être vraiment très importante, que ça devait être un de ces ouvriers... " Voyons, voyons, je dois bien pouvoir la retrouver... Ça doit avoir à voir avec les épluchures et les records... je pensais... voyons... l'épluchure la plus longue... et la longueur dépend de l'épaisseur. Bon... Mais aussi, et je n'avais encore jamais pensé à ça, de la largeur. Pourtant ça va de soi aussi... Ça m'a remis en mémoire cette histoire d'oignon, de sa pelure... et de la façon dont les éléments... flash sur les qualités de la pomme

de terre, sa densité, sa valeur nutritive, le fait que les cultures occidentales ne la connaissent que depuis très peu de temps, la consomment depuis moins encore. Qu'à l'état naturel (voilà la phrase revient) naturel elle est certainement impropre à la consommation... quoique... mais bon impropre à l'état naturel en quoi elle est "cultivée", objet de culture (ça vient... ça va...) Que je ne prends de plaisir en épluchant, qu'à ajuster mes gestes sur/à du culturel. Bon... et puis reprise de cette idée que je n'ai rien d'un explorateur, d'un fondateur, que je n'ai pas de moment zéro, que, contrairement à ce que j'ai longtemps cru et me suis souvent dit, je suis un être d'histoire et du plaisir de l'histoire. En quoi, peut-être, je suis urbain dans mon plaisir du jardin... Oui oui, ça tournait bien autour de ça, mon épluchure."

Il laissa là la phrase et revint à sa pomme de terre.

La question qui lui trottait dans la tête depuis longtemps avait quelque chose à voir avec les mythes shakespeariens, le sujet grec, Homère.

Il dit "le lyrisme de l'histoire"; son problème, en somme, avait été de n'avoir pu, dès l'enfance, faire corps, comme le grand Nevski, avec l'histoire d'un peuple.

Dans l'air qui se filigrane
flambent les tocsins d'Amsterdam
des conquérants sans territoire éclaboussent les
devantures

L'eau des jardins désenchantés se fait poussière
de nuage AOI